



## Les Fausses Confidences

Comédie

Marivaux

La mise en scène épurée et la précision des acteurs subliment la langue de Marivaux, révélant toutes les ambiguïtés de cette pièce hallucinante.

**TTT**

Est-il autre comédie du XVIII<sup>e</sup> siècle où, des valets aux maîtres, des mères aux filles, des oncles aux neveux, on parle si constamment d'argent que dans ces *Fausse Confidences* signées Marivaux (1737) ? Où niveaux de vie et de richesse fassent intimement partie de l'intrigue ? C'est-à-dire de l'histoire d'amour a priori impossible entre la très riche veuve bourgeoise, Araminte, et l'amoureux transi et fauché – pourtant avocat et fils d'avocat ! – qui se présente chez elle sous les traits d'un utile... intendant, Dorante ?

Amour d'autant plus mal parti que la mère d'Araminte, M<sup>me</sup> Argante (Argent-e ?), veut lui faire épouser le puissant comte Dorimont, voisin, le seul à ne pas parler argent (en bon aristocrate qu'il est) au milieu de ces bourgeois chez qui germeront bientôt des idées de révolution. Même *L'Avare* de Molière (1668) n'était allé si loin dans ces obsessions matérielles. Qui annoncent, tels le décor et les costumes qu'a choisis Alain Françon pour sa passionnante mise en scène créée aux Célestins, à Lyon, l'affairisme triomphant du XIX<sup>e</sup> siècle et le libéra-

lisme du XX<sup>e</sup>. Au centre de l'étonnante scénographie du complice Jacques Gabel, une délicate double-fenêtre à petits carreaux ouvre sur un ciel gris annonciateur d'orage, tandis que, de chaque côté, de hauts murs foncés évoquent des intérieurs haussmanniens où pourraient se jouer Labiche, Courteline ou Feydeau. Même les sièges changent. Passant de bancs et de fauteuils où s'assoient les domestiques (pas le sens de l'étiquette chez ces bourgeois !) à de chics chaises pliantes pour séminaires d'affaires.

Alain Françon ne se contente évidemment pas de pointer le regard ironique de Marivaux (1688-1763) sur la société de son temps. Car le dramaturge et romancier était aussi, on l'oublie, journaliste. Comme il écrivit – en digne contemporain des philosophes des Lumières – des comédies sur la liberté, l'égalité (*L'Île des esclaves*, 1725)

JEAN-LOUIS FERNANDEZ



Gilles Privat, Georgia Scalliet et Pierre-François Garel, dans la mise en scène minimaliste d'Alain Françon.



et l'injuste condition des femmes (*La Nouvelle Colonie*, 1729). La qualité exemplaire de cette mise en scène épurée à l'extrême, où chaque geste et chaque mouvement des acteurs font sens, tient à la parfaite lisibilité qu'elle donne du texte. Alors que la langue de Marivaux semble si souvent alambiquée – « *des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée* », disait Voltaire –, on en mesure la transparence toute musicale dans la bouche de comédiens virtuoses. Qui parviennent à rendre compte des mille ambiguïtés d'une comédie hallucinante. Car uniquement fondée sur les sortilèges de la langue française. Le personnage principal chez Marivaux, c'est toujours le langage.

Ancien valet de Dorante (Pierre-François Garel), actuel serviteur d'Araminte (Georgia Scalliet), le méphistophélique Dubois (Gilles Pri-

### Marivaux et les Italiens, le jeu de l'amour

Qui sont donc ces Comédiens-Italiens que dirige Luigi Riccoboni à l'Hôtel de Bourgogne, et à qui Marivaux confie toutes ses pièces dès 1720 ? Il a, c'est vrai, essayé la même année un bide rédhibitoire à la Comédie-Française avec son unique tragédie (*Annibal*), mais il apprécie surtout une troupe raffinée et enjouée, dotée depuis Catherine et Marie de Médicis du privilège de donner la comédie à Paris. D'abord formés et cantonnés à la commedia dell'arte, les acteurs y interprètent vite les dramaturges français. On dit même que Marivaux écrivit spécialement plusieurs rôles pour la sensible jeune première Silvia Balletti. Malade à la fin de sa vie, rencontra-t-il son confrère italien Carlo Goldoni (1707-1793), nommé à la tête de la troupe en 1762 ? Ils se seraient plu. L'un et l'autre servaient la cause des femmes et avaient l'œil social.

vat) en possède les secrets. Voulant « établir » un ancien maître qu'il considère un peu comme un fils – ou désirant signifier, peut-être, son pouvoir de domestique –, Dubois joue en magicien des ruses, mirages et illusions de la conversation. Avec ces seules armes, il s'agit ni plus ni moins de faire naître l'amour dans le cœur d'une Araminte à laquelle Georgia Scalliet prête d'abord une indifférence sensuelle et lasse de veuve qui s'ennuie, juste agacée d'être sous la tutelle de sa mère, après celle de son mari. Sans même qu'elle parle, le corps, les attitudes, le regard, le visage muet de l'exceptionnelle comédienne parlent pour elle. Elle incarne sans parler.

D'autant mieux qu'il n'y a pas pire masque que la parole chez Marivaux. La vérité ne s'y discerne pas plus que le mensonge. On y est constamment dans l'apparence et le trompe-l'œil. Dorante est-il sincèrement « timbré » d'Araminte, comme le dit Dubois, ou la courtise-t-il pour sa fortune ? Même s'il lui avoue ses manigances amoureuses après avoir obtenu gain de cause, le doute demeurera, et Pierre-François Garel le suggère à merveille dans un jeu comme embarrassé. Tel son personnage – déguisé en intendant – qui se perd et se retrouve sans fin, de fausses confidences en vraies manipulations, dans un continuel jeu d'illusions où l'entraîne Marivaux. Si

l'auteur de *La Seconde Surprise de l'amour*, qu'avait déjà remarquablement mis en scène Alain Françon en 2021, était considéré comme peu « réaliste » de son vivant, il l'est au contraire diablement dans nos sociétés où se confondent réalité et mensonge, être et paraître.

L'amour existe-t-il seulement ? Côté Dorante, ambiguïté. Côté Araminte, au moins la passion présumée de Dorante fait-elle surgir la conscience de soi et l'amour-propre d'une femme qui s'autorise en extremis à choisir enfin son destin : épouser qui elle veut, refuser le titre de comtesse tant espéré par maman (Dominique Valadié, d'une drôlerie méchante et petite-bourgeoise irrésistible). Marivaux défend les femmes, aime les femmes, en fait les héroïnes de la plupart de ses pièces. Mais celui qui aime le mieux, ici, c'est peut-être Dubois. Gilles Privat si juste, si inquiétant avec ses allures affichées de Nosferatu sous les angoissants éclairages de Joël Hourbeigt et Thomas Marchalot. Au service de Dorante comme Vautrin au service de Rubempré, chez Balzac...

À rendre la langue de Marivaux si étincelante dans ses mille reflets, Alain Françon, 79 ans, provoque bien des voyages littéraires. Et des rêves, des évasions auprès de ses personnages troubles et troublants. On sait combien les mots peuvent être faux, et il fait résonner et rayonner pourtant leur paradoxale vérité. Il radiographie, fouille, met à nu le langage. Jusqu'à ce qu'il ne cache presque plus rien. Il l'a fait tout au long de son parcours de théâtre. Avec les classiques – Henrik Ibsen, Anton Tchekhov – ou les contemporains – le très musical observateur de nos modernités Michel Vinaver (1927-2022) ; l'insoutenable explorateur de nos barbaries, l'Anglais Edward Bond (1934-2024). Alain Françon possède un rare talent : faire exploser la langue dans toutes ses virtualités, et nous rendre miraculeusement intelligents.

► Fabienne Pascaud

1h45 | Mise en scène Alain Françon, jusqu'au 21 déc., Théâtre des Amandiers, Nanterre, tél. : 01 46 14 70 00. Longue tournée ensuite dans toute la France.